

ALBERT CAMUS

Carnets

mai 1935 - février 1942

nrf

GALLIMARD

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage quatre-vingt-dix exemplaires sur vélin de Hollande van Gelder numérotés de 1 à 90, et trois cent dix exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre numérotés de 91 à 400.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris l'U. R. S. S.

© 1962, Éditions Gallimard.

Louis

Mai 35.

Ce que je veux dire :

Qu'on peut avoir — sans romantisme — la nostalgie d'une pauvreté perdue. Une certaine somme d'années vécues misérablement suffisent à construire une sensibilité. Dans ce cas particulier, le sentiment bizarre que le fils porte à sa mère constitue *toute sa sensibilité*¹. Les manifestations de cette sensibilité dans les domaines les plus divers s'expliquent suffisamment par le souvenir latent, matériel de son enfance (une glu qui s'accroche à l'âme).

De là, pour qui s'en aperçoit, une reconnaissance et donc une mauvaise conscience. De là encore et par comparaison, si l'on a changé de milieu, le sentiment des richesses perdues. A des gens riches le ciel, donné par surcroît, paraît un

1. Ce texte, où apparaît le thème de la mère (*L'Étranger*, *Le Malentendu*, *La Peste*) est sans doute la première formulation de l'essai intitulé *Entre oui et non*, dans *L'Envers et l'Endroit*.

don naturel. Pour les gens pauvres, son caractère de grâce infinie lui est restitué.

A mauvaise conscience, aveu nécessaire. L'œuvre est un aveu, il me faut témoigner. Je n'ai qu'une chose à dire, à bien voir. C'est dans cette vie de pauvreté, parmi ces gens humbles ou vaniteux, que j'ai le plus sûrement touché ce qui me paraît le sens vrai de la vie. Les œuvres d'art n'y suffiront jamais. L'art n'est pas tout pour moi. Que du moins ce soit un moyen.

Ce qui compte aussi, ce sont les mauvaises hontes, les petites lâchetés, la considération inconsciente qu'on accorde à l'autre monde (celui de l'argent). Je crois que le monde des pauvres est un des rares, sinon le seul qui soit replié sur lui-même, qui soit une île dans la société. A peu de frais, on peut y jouer les Robinson. Pour qui s'y plonge, il lui faut dire « là-bas » en parlant de l'appartement du médecin qui se trouve à deux pas.

Il faudrait que tout cela s'exprime par le truchement de la mère et du fils.

Ceci dans le général.

A préciser, tout se complique :

- 1) Un décor. Le quartier et ses habitants.
- 2) La mère et ses actes.
- 3) Le rapport du fils à la mère.

Quelle solution. La mère ? Dernier chapitre : la valeur symbolique réalisée par nostalgie du fils ? ? ?

*

Grenier¹ : nous nous mésestimons toujours. Mais pauvreté, maladie, solitude : nous prenons conscience de notre éternité. « Il faut qu'on nous pousse dans nos derniers retranchements. »

C'est exactement cela, ni plus, ni moins.

*

Vanité du mot expérience. L'expérience n'est pas expérimentale. On ne la provoque pas. On la subit. Plutôt patience qu'expérience. Nous patientons — plutôt nous pâtissons.

Toute pratique : au sortir de l'expérience, on n'est pas savant, on est expert. Mais en quoi ?

*

Deux amies : l'une et l'autre très malades. Mais l'une, des nerfs : une résurrection est toujours possible. L'autre : tuberculose avancée. Aucun espoir.

Un après-midi. La tuberculeuse au chevet de son amie. Celle-ci :

— Vois-tu, jusqu'ici, et même dans mes pires

1. Jean Grenier, qui fut le professeur de philosophie de Camus, a exercé sur lui une influence profonde dont témoignent, outre l'amitié que les deux hommes se sont toujours portée, la dédicace de *L'Envers et l'Endroit* et du *Désert* (dans *Noces*), ainsi que la dernière édition des *Iles* de Jean Grenier.

Histoire de la Maison devant le Monde.

Histoire de la jalousie sexuelle.

Histoire du condamné à mort.

Histoire de la descente vers le soleil.

*

Aux Baléares : L'été passé.

Ce qui fait le prix du voyage, c'est la peur. C'est qu'à un certain moment, si loin de notre pays, de notre langue (un journal français devient d'un prix inestimable. Et ces heures du soir dans les cafés où l'on cherche à toucher du coude d'autres hommes), une vague peur nous saisit, et un désir instinctif de regagner l'abri des vieilles habitudes. C'est le plus clair apport du voyage. A ce moment-là, nous sommes fébriles mais poreux. Le moindre choc nous ébranle jusqu'au fond de l'être. Qu'une cascade de lumière se rencontre, l'éternité est là. C'est pourquoi il ne faut pas dire qu'on voyage pour son plaisir. Il n'y a pas de plaisir à voyager. J'y verrais plutôt une ascèse. C'est pour sa culture qu'on voyage si l'on entend par culture l'exercice de notre sens le plus intime qui est celui de l'éternité. Le plaisir nous écarte de nous-même comme le divertissement de Pascal éloigne de Dieu. Le voyage, qui est comme une plus grande et plus grave science, nous y ramène.

*

Baléares.

La baie.

San Francisco — Cloître.

Bellver.

Quartier riche (l'ombre et les vieilles femmes).

Quartier pauvre (la fenêtre).

Cathédrale (mauvais goût et chef-d'œuvre).

Café chantant.

Côte de Miramar.

Valldemosa et les terrasses.

Soller et le midi.

San Antonio (couvent). Felanitx.

Pollensa : ville. Couvent. Pension.

Ibiza : baie.

La Peña : fortifications.

San Eulalia : La plage. La fête.

Les cafés sur le port.

Les murs de pierre et les moulins dans la campagne.

*

13 février 36.

Je demande aux êtres plus qu'ils ne peuvent m'apporter. Vanité de prétendre le contraire. Mais quelle erreur et quelle désespérance. Et moi-même peut-être...

*

Chercher les contacts. Tous les contacts. Si je veux écrire sur les hommes, comment m'écarter du paysage ? Et si le ciel ou la lumière m'attire, oublierai-je les yeux ou la voix de ceux que j'aime ? A chaque fois, on me donne les éléments d'une amitié, les morceaux d'une émotion, jamais l'émotion, jamais l'amitié.

On va voir un ami plus âgé pour lui dire tout. Du moins ce quelque chose qui étouffe. Mais lui est pressé. On parle de tout et de rien. L'heure passe. Et me voici plus seul et plus vide. Cette infirme sagesse que je tente de construire, quel mot distrait d'un ami qui m'échappe viendra la détruire ! « Non ridere, non lugere »... et les doutes sur moi-même et les autres.

*

Mars.

Journée traversée de nuages et de soleil. Un froid pailleté de jaune. Je devrais faire un cahier du temps de chaque jour. Ce beau soleil transparent d'hier. La baie tremblante de lumière — comme une lèvre humide. Et j'ai travaillé tout le jour.

*

Un titre : Espoir du monde.

*

Grenier à propos du communisme : « Toute la question est celle-ci : pour un idéal de justice, faut-il souscrire à des sottises ? » On peut répondre oui : c'est beau. Non : c'est honnête.

Toutes proportions gardées : le problème du christianisme. Le croyant s'embarrasse-t-il des contradictions des évangiles et des excès de l'Eglise ? Croire est-ce admettre l'Arche de Noé — est-ce défendre l'Inquisition ou le tribunal qui condamna Galilée ?

Mais, d'autre part, comment concilier communisme et dégoût ? Si je tente les formes extrêmes, dans la mesure où elles atteignent l'absurde et l'inutile — je nie le communisme. Et ce souci religieux...

*

La mort qui donne au jeu et à l'héroïsme son vrai sens.

*

Hier. Le soleil sur les quais, les acrobates arabes et le port bondissant de lumière. On dirait que pour le dernier hiver que je passe ici, ce pays se prodigue et s'épanouit. Cet hiver unique et tout éclatant de froid et de soleil. Du froid bleu.

Lucide ivresse et dénuement souriant — le désespoir dans la virile acceptation des stèles grecques. Qu'ai-je besoin d'écrire ou de créer,

d'aimer ou de souffrir ? Ce qui dans ma vie est perdu n'est au fond pas le plus important. Tout devient inutile.

Ni le désespoir ni les joies ne me paraissent fondés en face de ce ciel et de la touffeur lumineuse qui en descend.

*

16 mai.

Longue promenade. Collines avec la mer au fond. Et le soleil délicat. Dans tous les buissons, des églantines blanches. Grosses fleurs sirupeuses, aux pétales violets. Retour aussi, douceur de l'amitié des femmes. Visages graves et souriants de jeunes femmes. Sourires, plaisanteries et projets. On rentre dans le jeu. Et, sans y croire, tout le monde sourit aux apparences et feint de s'y soumettre. Pas de fausses notes. Je tiens au monde par tous mes gestes, aux hommes par toute ma reconnaissance¹. Du haut des collines on voyait renaître sous la pression du soleil des brumes laissées par les dernières pluies. Même en descendant à travers bois, en m'enfonçant dans cette ouate, le soleil se devinant au-dessus et cette miraculeuse journée dans laquelle les arbres se dessinaient. Confiance et amitié, soleil et maisons blanches, nuances à peine entendues, oh ! mes bonheurs intacts qui dérivent déjà et qui ne me délivrent plus dans la mélancolie du soir qu'un

1. Notation reprise dans *Noces*.

sourire de jeune femme ou le regard intelligent
d'une amitié qui se sait comprise.

*

Si le temps coule si vite, c'est qu'on n'y répand pas de points de repères. Ainsi de la lune au zénith et à l'horizon. C'est pourquoi ces années de jeunesse sont si longues parce que si pleines, années de vieillesse si courtes parce que déjà constituées. Remarquer par exemple qu'il est presque impossible de regarder une aiguille tourner cinq minutes sur un cadran tant la chose est longue et exaspérante.

*

Mars.

Ciel gris. Mais la lumière s'infiltré. Quelques gouttes d'eau tout à l'heure. La baie tout là-bas s'estompait déjà. Des lumières s'animent. Le bonheur et ceux qui sont heureux. Ils n'ont que ce qu'ils méritent.

*

Mars.

Ma joie n'a pas de fin.

*

Dolorem exprimit quia movit amorem.

misère. Et tout le sens du monde lui était monté d'un coup à la gorge. (Les verres tombent un à un, sans qu'il cesse d'écartier les bras.) Reste là plusieurs heures, tout secoué d'une colère énorme, sans phrases, les mains dans l'urine et la pensée de son dîner à faire.

Tous les verres sont cassés. Et lui sourit. « Ça va, dit-il au patron, on payera tout. »

*

Jambe brisée du débardeur. Dans un coin, un homme jeune qui rit silencieusement.

*

« Ce n'est rien. Ce qui m'a fait le plus de mal, ce sont les idées générales. » — Course après le camion, vitesse, poussière, vacarme. Rythme éperdu des treuils et des machines, danse des mâts sur l'horizon, roulis des coques. Sur le camion : sauts sur les pavés inégaux du quai. Et dans la poussière blanche et crayeuse, le soleil et le sang, dans l'immense et fantastique décor du port, deux hommes jeunes qui s'éloignent à toute vitesse et qui rient à perdre haleine, comme pris de vertige.

*

Mai.

Ne pas se séparer du monde. On ne rate pas

sa vie lorsqu'on la met dans la lumière. Tout mon effort, dans toutes les positions, les malheurs, les désillusions, c'est de retrouver les contacts. Et même dans cette tristesse en moi quel désir d'aimer et quelle ivresse à la seule vue d'une colline dans l'air du soir.

Contactes avec le vrai, la nature d'abord, et puis l'art de ceux qui ont compris, et mon art si j'en suis capable. Sinon, la lumière et l'eau et l'ivresse sont encore devant moi, et les lèvres humides du désir.

Désespoir souriant. Sans issue, mais exerçant sans cesse une domination qu'on sait vaine. L'essentiel : ne pas se perdre, et ne pas perdre ce qui, de soi, dort dans le monde.

*

Mai.

Tous les contacts = culte du Moi ? Non¹.

Culte du moi présuppose amateurisme ou optimisme. Deux foutaises. Non pas choisir sa vie, mais l'étendre.

Attention : Kierkegaard, l'origine de nos maux, c'est la comparaison.

S'engager à fond. Ensuite, accepter avec une égale force le oui et le non.

1. Réflexion qui préfigure certaines pages du *Mythe de Sisyphe*.

*

Mai.

Ces fins du jour à Alger où les femmes sont si belles.

*

Mai.

Aux confins — Et par-dessus : le jeu. Je nie, suis lâche et faible, j'agis comme si j'affirmais, comme si j'étais fort et courageux. Question de volonté = pousser l'absurdité jusqu'au bout = je suis capable de...

D'où prendre le jeu au tragique, dans son effort ; au comique dans le résultat (indifférent plutôt).

Mais, pour cela, ne pas perdre son temps. Rechercher l'expérience extrême dans la solitude. Epurer le jeu par la conquête de soi-même — la sachant absurde¹.

Conciliation du sage hindou et du héros occidental.

« Ce sont les idées générales qui m'ont fait le plus de mal. »

Cette extrême expérience doit toujours s'arrêter devant une main tendue. Pour reprendre ensuite. Les mains tendues sont rares.

1. Réflexion qui préfigure certaines pages du *Mythe de Sisyphe*. Les premières lignes ont déjà le goût amer de *La Chute*.

*

Dieu — Méditerranée : des constructions — rien de naturel.

Nature = équivalence.

*

Contre rechute et faiblesse : effort — Attention démon : culture — le corps

volonté — le travail (Phil.)

Mais contrepartie : les intercesseurs — tous les jours

mon œuvre (les émotions)

les expériences extrêmes.

Œuvre philosophique : l'absurdité.

Œuvre littéraire : force, amour et mort sous le signe de la conquête.

Dans les deux, mêler les deux genres en respectant le ton particulier. Ecrire un jour un livre qui donnera le sens.

Et sur cette tension : l'impassibilité — Mépriser la comparaison.

*

Un essai sur la mort et Philosophie — Malraux. Inde.

Un essai sur la chimie.

*

Mai.

Que la vie est la plus forte — vérité, mais principe de toutes les lâchetés. Il faut penser le contraire ostensiblement.

*

Et les voilà qui meuglent : je suis immoraliste.
Traduction : j'ai besoin de me donner une morale. Avoue-le donc, imbécile. Moi aussi.

*

L'autre cloche : il faut être simple, vrai, pas de littérature — accepter et se donner. Mais nous ne faisons que ça.

Si on est bien persuadé de son désespoir, il faut agir comme si on espérait — ou se tuer. La souffrance ne donne pas de droits.

*

Intellectuel ? Oui. Et ne jamais renier. Intellectuel = celui qui se dédouble. Ça me plaît. Je suis content d'être les deux. « Si ça peut s'unir ? » Question pratique. Il faut s'y mettre. « Je méprise l'intelligence » signifie en réalité : « je ne peux supporter mes doutes ».

Je préfère tenir les yeux ouverts.

*

Kasbah : Il arrive toujours un moment où l'on se sépare de soi. Petit feu de charbon qui pétille au milieu d'une ruelle visqueuse et obscure.

*

Folie — Beau décor de l'admirable matin — Soleil. Ciel et ossements. Musique. Un doigt au carreau.

*

Le besoin d'avoir raison, marque d'esprit vulgaire.

*

Récit — l'homme qui ne veut pas se justifier. L'idée qu'on se fait de lui lui est préférée. Il meurt, seul à garder conscience de sa vérité — Vanité de cette consolation¹.

*

Avril.

Les femmes — qui préfèrent leurs idées à leurs sensations.

1. Thème de *L'Étranger*.

Je pensais à tout cela, assis par terre, adossé à une colonne, et des enfants riaient et jouaient. Un prêtre m'a souri. Des femmes me regardaient avec curiosité. Dans l'église, l'orgue jouait sourdement et la couleur chaude de son dessin réparaisait parfois derrière les cris des enfants. La mort ! A continuer ainsi, je finirais bien par mourir heureux. J'aurais mangé tout mon espoir.

*

Septembre.

Si vous dites : « je ne comprends pas le christianisme, je veux vivre sans consolation », alors vous êtes un esprit borné et partial. Mais si, vivant sans consolation, vous dites : « je comprends la position chrétienne et je l'admire », vous êtes un dilettante sans profondeur. Ça commence à me passer d'être sensible à l'opinion.

*

Cloître de San Marco. Le soleil au milieu des fleurs.

*

Primitifs siennois et florentins. Leur obstination à faire les monuments plus petits que les hommes ne vient pas d'une ignorance à l'égard de la perspective, mais de la persévérance dans

le crédit qu'ils font à l'homme et aux saints qu'ils mettent en scène. S'en inspirer pour décor de théâtre.

*

Les roses tardives dans le cloître de Santa Maria Novella et les femmes, ce dimanche matin dans Florence. Les seins libres, les yeux et les lèvres qui vous laissent avec des battements de cœur, la bouche sèche, et une chaleur aux reins¹.

*

Fiesole.

On mène une vie difficile à vivre. On n'arrive pas toujours à ajuster ses actes à la vision qu'on a des choses. (Et la couleur de mon destin, alors que je crois l'entrevoir, la voici qui fuit devant mon regard.) On peine et lutte pour reconquérir sa solitude. Mais un jour la terre a son sourire primitif et naïf. Alors c'est comme si luttés et vie en nous sont d'un seul coup gommées. Des millions d'yeux ont contemplé ce paysage, et pour moi il est comme le premier sourire du monde². Il me met hors de moi au sens profond du mot. Il m'assure que hors de mon amour tout est inutile et que mon amour même, s'il n'est pas innocent et sans objet, n'a pas de valeur pour moi. Il me

1. *Noces*, p. 81, (éd. 1950).

2. *Noces*, p. 88-89, id.

refuse une personnalité et rend mes souffrances sans écho. Le monde est beau et tout est là. Sa grande vérité que patiemment il enseigne, c'est que l'esprit n'est rien ni le cœur même. Et que la pierre que le soleil chauffe, ou le cyprès que le ciel découvre agrandit, limitent le seul monde où « avoir raison » prend un sens : la nature sans hommes. Ce monde m'annihile. Il me porte jusqu'au bout. Il me nie sans colère. Et moi, consentant et vaincu, je m'achemine vers une sagesse où tout est déjà conquis — si des larmes ne me montaient aux yeux et si ce gros sanglot de poésie qui me gonfle le cœur ne me faisait oublier la vérité du monde.

*

13 sept.

L'odeur de laurier qu'on rencontre à Fiesole au coin de chaque rue.

*

15 sept.

Au cloître de San Francesco à Fiesole, une petite cour bordée d'arcades, gonflée de fleurs rouges¹, de soleil et d'abeilles jaunes et noires. Dans un coin, un arrosoir vert. Partout, des mouches bourdonnent. Recuit de chaleur, le petit

1. *Noces*, p. 82 à 85, éd. 1950).

jardin fume doucement. Je suis assis par terre et je pense à ces franciscains dont j'ai vu les cellules tout à l'heure, dont je vois maintenant les inspirations, et je sens bien que, s'ils ont raison, c'est avec moi qu'ils ont raison. Derrière le mur où je m'appuie, je sais qu'il y a la colline qui dévale vers la ville et cette offrande de tout Florence avec ses cyprès. Mais cette splendeur du monde est comme la justification de ces hommes. Je mets tout mon orgueil à croire qu'elle est aussi la mienne et celle de tous les hommes de ma race — qui savent qu'un point extrême de pauvreté rejoint toujours le luxe et la richesse du monde. S'ils se dépouillent, c'est pour une plus grande vie (et non pour une autre vie). C'est le seul sens que je consente à entendre dans le mot « dénue-ment ». « Etre nu » garde toujours un sens de liberté physique et cet accord de la main et des fleurs, cette entente amoureuse de la terre et de l'homme délivré de l'humain, ah, je m'y convertirais bien si elle n'était déjà ma religion.

Aujourd'hui, je me sens libre à l'égard de mon passé et de ce que j'ai perdu. Je ne veux que ce resserrement et cet espace clos — cette lucide et patiente ferveur. Et comme le pain chaud qu'on presse et qu'on fatigue, je veux seulement tenir ma vie entre mes mains, pareil à ces hommes qui ont su renfermer leur vie entre des fleurs et des colonnes. Ainsi encore de ces longues nuits de train où l'on peut se parler et se préparer à vivre, soi devant soi, et cette admirable patience à

reprendre des idées, à les arrêter dans leur fuite, puis à avancer encore. Lécher sa vie comme un sucre d'orge, la former, l'aiguiser, l'aimer enfin, comme on cherche le mot, l'image, la phrase définitive, celui ou celle qui conclut, qui arrête, avec quoi on partira et qui fera désormais toute la couleur de notre regard. Je puis bien m'arrêter là, trouver enfin le terme d'un an de vie effrénée et surmenée. Cette présence de moi-même à moi-même, mon effort est de la mener jusqu'au bout, de la maintenir devant tous les visages de ma vie — même au prix de la solitude que je sais maintenant si difficile à supporter. Ne pas céder : tout est là. Ne pas consentir, ne pas trahir. Toute ma violence m'y aide et le point où elle me porte mon amour m'y rejoint et, avec lui, la furieuse passion de vivre qui fait le sens de mes journées.

Chaque fois que l'on (que je) cède à ses vanités, chaque fois qu'on pense et vit pour « paraître », on trahit. A chaque fois, c'est toujours le grand malheur de vouloir paraître qui m'a diminué en face du vrai. Il n'est pas nécessaire de se livrer aux autres, mais seulement à ceux qu'on aime.

very impo Car alors ce n'est plus se livrer pour paraître *mais* mais seulement pour donner. Il y a beaucoup plus de force dans un homme qui ne paraît que lorsqu'il le faut. Aller jusqu'au bout, c'est savoir garder son secret. J'ai souffert d'être seul, mais pour avoir gardé mon secret, j'ai vaincu la souffrance d'être seul. Et aujourd'hui, je ne connais pas de plus grande gloire que de vivre seul et

ignoré. Ecrire, ma joie profonde ! Consentir au monde et au jouir — mais seulement dans le dénuement. Je ne serais pas digne d'aimer la nudité des plages si je ne savais demeurer nu devant moi-même. Pour la première fois, le sens du mot bonheur ne me paraît pas équivoque. Il est un peu le contraire de ce qu'on entend par l'ordinaire « je suis heureux ».

Une certaine continuité dans le désespoir finit par engendrer la joie. Et les mêmes hommes qui, à San Francesco, vivent devant les fleurs rouges, ont dans leur cellule le crâne de mort qui nourrit leurs méditations, Florence à leur fenêtre et la mort sur la table. Pour moi, si je me sens à un tournant de ma vie, ce n'est pas à cause de ce que j'ai acquis, mais de ce que j'ai perdu. Je me sens des forces extrêmes et profondes. C'est grâce à elles que je dois vivre comme je l'entends. Si aujourd'hui me trouve si loin de tout, c'est que je n'ai d'autre force que d'aimer et d'admirer. Vie au visage de larmes et de soleil, vie sans le sel et la pierre chaude, vie comme je l'aime et je l'entends, il me semble qu'à la caresser, toutes mes forces de désespoir et d'amour se conjugueront. Aujourd'hui n'est pas comme une halte entre oui et non. Mais il est oui et il est non. Non et révolte devant tout ce qui n'est pas les larmes et le soleil. Oui à ma vie dont je sens pour la première fois la promesse à venir. Une année brûlante et désordonnée qui se termine et l'Italie ; l'incertain de l'avenir, mais la liberté

absolue à l'égard de mon passé et de moi-même. Là est ma pauvreté et ma richesse unique. C'est comme si je recommençais la partie ; ni plus heureux ni plus malheureux. Mais avec la conscience de mes forces, le mépris de mes vanités, et cette fièvre, lucide, qui me presse en face de mon destin.

15 sept. 37.

CAHIER N° II

septembre 1937

avril 1939

22 septembre.

La Mort heureuse. « — Voyez-vous, Claire, c'est assez difficile à expliquer. Il n'y a qu'une question : savoir ce qu'on vaut. Mais pour ça, il faut laisser Socrate de côté. Pour se connaître, il faut agir, ce qui ne veut pas dire qu'on puisse se définir. Le culte du moi ! Laissez-moi rire. Quel moi et quelle personnalité ? Quand je regarde ma vie et sa couleur secrète, c'est en moi comme un tremblement de larmes. Je suis aussi bien ces lèvres que j'ai baisées que ces nuits de la « maison devant le monde », cet enfant pauvre que cette folie de vivre et d'ambition qui m'emporte à certains moments. Beaucoup qui me connaissent ne me reconnaissent pas à certaines heures. Et moi je me sens partout semblable à cette image inhumaine du monde qui est ma propre vie.

— Oui, dit Claire, vous jouez sur deux plans à la fois.

— Sans doute. Mais quand j'avais vingt ans,

je lisais comme tout le monde que la vie pouvait être une comédie, etc. Mais ce n'est pas ça que je veux dire. Plusieurs vies, plusieurs plans, certes. Mais quand l'acteur est sur scène, la convention est acceptée. Non, Claire, nous savons bien que c'est sérieux, — il y a quelque chose qui nous le dit.

— Pourquoi ? dit Claire.

— Parce que, si l'acteur jouait sans savoir qu'il joue une pièce, alors ses larmes seraient des larmes et sa vie serait une vie. Et chaque fois que je songe à ce cheminement de douleur et de joie en moi, je sais bien, et avec quel emportement, que la partie que je joue est la plus sérieuse et la plus exaltante de toutes.

« Et moi, je veux être cet acteur parfait. Je me moque de ma personnalité et n'ai que faire de la cultiver. Je veux être ce que ma vie me fait et non faire de ma vie une expérience. C'est moi l'expérience et c'est la vie qui me façonne et me dirige. Si j'avais assez de force et de patience, je sais bien à quel degré de parfaite impersonnalité j'arriverais, jusqu'à quelle poussée de néant actif mes forces pourraient aller. Ce qui m'a toujours arrêté, c'est ma vanité personnelle. Aujourd'hui, je comprends qu'agir, aimer et souffrir, c'est vivre en effet, mais c'est vivre dans la mesure où c'est être transparent et accepter son destin comme le reflet unique d'un arc-en-ciel de joies et de passions.

La route, etc...

Mais pour cela il faut du temps, j'ai du temps maintenant.

Claire, longtemps silencieuse, regarda Patrice en face et dit lentement :

— Beaucoup de douleurs attendent ceux qui vous aiment.

Patrice se leva, quelque chose de désespéré dans le regard, et dit violemment :

— L'amour qu'on me porte ne m'oblige à rien.

— C'est vrai, dit Claire. Mais je constatais. (Vous resterez seul, un jour.) »

*

23 septembre. De K.¹ in R.P. (Riens philosophiques).

« Le langage a raison dans le mot passion d'insister sur la souffrance de l'âme ; alors que l'emploi du mot passion nous fait penser plutôt à l'impétuosité convulsive qui nous étonne, et oublier ainsi qu'il s'agit d'une souffrance (orgueil — défi). »

id. L'acteur (de vie) parfait c'est celui qui « est agi » — et qui le sait — la passion passive.

*

« Il s'éveilla en sueur, débraillé, erra un moment dans l'appartement. Puis il alluma une

1. Kierkegaard. Albert Camus a longuement traité de ce philosophe dans *Le Mythe de Sisyphe*.

cigarette et assis, la tête vide, il regarda les plis de son pantalon froissé. Dans sa bouche, il y avait toute l'amertume du sommeil et de la cigarette. Autour de lui, sa journée flasque et molle clapotait comme de la vase¹. »

*

Rama Krishna, à propos du marchandage :
« L'homme vraiment sage est celui qui n'a de dédain pour rien. »

Ne pas confondre idiotie et sainteté.

*

23 septembre.

Solitude, luxe des riches.

*

26 septembre.

1) Faire précéder roman de fragments de journal (fin).

2) Porter sa lucidité jusque dans l'extase.

Description concrète : Disparition des amis.

Tramways (fin des services ?)

Idées — leitmotiv.

Il s'enfonçait de silence en silence, se blottissait en lui-même...

1. Fragment pour *La Mort Heureuse*.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN MAI 1962 PAR
EMMANUEL GREVIN et FILS
A LAGNY-SUR-MARNE

Dépôt légal : 2^e trimestre 1962.
N^o d'Éd. 8858. — N^o d'Imp. 7008.

Imprimé en France.

4/10/64 SJB